

**Québec français**



**Courrier**

Charles Lorenzo and Michelle Langlois

Number 46, May 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lorenzo, C. & Langlois, M. (1982). Courrier. *Québec français*, (46), 19–19.

ghetto, racistes, pour cet enracinement que nous pratiquions depuis deux siècles ! Il est vrai que monsieur Trudeau ne lit pas les écrivains québécois qui, selon lui, ne savent pas écrire. On peut supposer qu'il n'a pas lu « Pour mon rapatriement » de Gaston Miron, qui n'a rien à voir avec le sien. Ce qui a valu à ce poète et à ses « Compagnons des Amériques » de se retrouver tous en prison, en 1970, sans qu'on ne sut jamais pourquoi.

Mais, patience, monsieur Trudeau et compagnie. Le temps travaille pour nous. « Les forges sont dressées dans les veines d'un peuple », comme dit Paul Chamberland. Son silence ovifère éclora. Son actuel murmure a quelque chose de l'invention de la formule cabalistique. Il se renforce du dedans. Tantôt, Baptiste va vous crier enfin un grand « non » par la tête, celle que vous aviez mis mensionnément à couper si le Canada n'était pas renouvelé pour faire place au Québec. Quand Pilate abandonna Jésus-Christ, il ne fut certes pas sensible à l'argument des Pharisiens qui disaient qu'il valait mieux qu'un seul homme meure plutôt que toute une nation. Le seul homme à sauver, à vos yeux, c'est

vous. Quant à la nation, si toutefois vous croyez en l'une d'elles, celle-là a aboli la nôtre. En cela, vous résumez bien deux cent vingt-trois ans d'occupation. Go on your way.

Telle n'est pas notre voie. Un autre destin nous appelle. Nous ne serons pas anglais par le devant, et français par le derrière, un « flag » et un fleurdelisé sur le même sapin ébranché servant de mât. Pas loin d'ici où j'habite, un homme et sa famille vivent tassés dans une roulotte, — habitation idéale pour déportation rapide ou mobilité nord-américaine. — À sa porte flotte l'unifolié. Chemin faisant, chaque jour, je me révolte. Occultation, aliénéation, asservissement plutôt que servitude. Des mots qu'il ne comprendrait pas. Mais des voisins de plus en plus nombreux comprennent, eux. Ils supportent de moins en moins, ce rouge !

Comme dit Leclerc (vous connaissez ?), l'on sent, malgré soi, « entre la chair et l'os, s'installer la colère ». Mais n'ayez crainte. N'appellez pas encore l'armée. Cette colère aura la sagesse et la discrétion des boîtes de scrutin. Après 115 ans, on finit par comprendre qu'on a toujours été trahi de l'autre côté de

l'Outaouais. Ils auront compris bientôt qu'il suffit que vous soyez d'un côté, vous et vos pareils, pour que nous soyons de l'autre.

19 mars 1982, vingt-deux heures

Il est plus tard que je ne croyais. Il est plus tard que nous ne pensions, à voir se bousculer les événements. Le ciel est percé d'étoiles. Cosmogonie nouvelle. Un pays se détache. Le séparatisme s'est fait à l'ouest de l'Outaouais.

La nuit. Chacun porte son songe. Peu d'éclat. Même une longue sonnerie, qui ne nous dérangeait pas dans la maison voisine, s'est tue. Le feu brûle à l'intérieur. La mémoire veille toujours. Après demain, le printemps réussira. J'en appelle à tous. Nous attendons plus sûrement le Québec « qu'un veilleur n'attend l'aurore ». Dans l'attente que cesse le mépris, — la méprise, — comprenez que le Canada ne soit plus, pour plusieurs d'entre nous, que le pays de la dérision. Bonne fête quand même et, comme dit Michèle Lalonde, « comprenez notre parler de circonstance ».

André GAULIN

## COURRIER

### Réponse de CHARLES LORENZO à MICHELLE LANGLOIS<sup>1</sup>

Michelle Langlois entend prouver que le premier recueil des *Contes et récits* par Charles Lorenzo n'est pas de la littérature et que l'auteur se complait à mettre ses personnages dans une ambiance malsaine. À cette fin, elle intitule son article : « Une pseudo-littérature morbide ». Une fois ces deux œillères posées, son champ visuel ne lui présente que des scènes de folie et de monstruosité; le reste lui échappe. Les vraies valeurs que Charles Lorenzo attribue à ses personnages, adolescents et adolescentes, restent en dehors de l'entendement du critique. Celui-ci demeure insensible à l'amour désintéressé (« L'ombre du cimetière »); à une leçon de sagesse (« Le cadavre de l'étang »); à un exemple d'altruisme (« La mystérieuse adolescente »); à l'affection vraie, incarnée (« La Rivale »).

Quant au style, dans les cent trente-trois pages, celle qui livre son appréciation ne décèle aucune phrase, aucune figure de rhétorique, aucune alliance de mots dignes de satisfaire aux lois de l'art littéraire. Cette attitude négative sent le parti pris jusqu'à la peste. Michelle Langlois conduit son lecteur dans un cimetière où elle enfouit délibérément toutes les qualités de l'œuvre au point de vue langue ou structure du discours. Charles Lorenzo lui-même n'aurait pu imaginer une telle nécropole.

À l'affût des failles dans les textes, Michelle Langlois scrute la correspondance des temps; elle jette son dévolu sur « deux imparfaits difficilement explicables »... pour elle, mais que Maurice Grevisse défend très bien en des cas analogues. (Cf., n° 1050 a), p. 954, éd. 1955). Qui croire ?

Ces deux pages de réflexions abondent en faussetés, exagérations, contradictions, blâmes à l'emporte-pièce que l'auteur se garde bien d'étayer d'exemples. Ce qui devient plus grave, le censeur se fourvoie dans l'incompréhension du texte; résultat: la trame est complètement déboussolée. En maints endroits, elle exagère, généralisant les faits. Elle frise la naïveté dans des affirmations farfelues. Certaines phrases de cette « critique », ou mieux de cette charge, pourraient être citées, à titre d'« Exemples à éviter », aux élèves du cours secondaire.

La conclusion couronne, par une allusion qui se veut peut-être humoristique, cet examen dépréciatif. Michelle Langlois serait très à l'aise dans un cirque pour y exercer la profession qui consiste à prendre les clowns en bas âge et à leur étirer un peu plus chaque année les lèvres jusqu'à ce qu'elles soient fendues d'une oreille à l'autre. Après tout, le but n'est-il pas d'amuser le public en se souciant le moins du monde de déformer le visage? La transposition se fait d'elle-même, dans le cas présent.

<sup>1</sup> Québec français, numéro 45, mars 1982, p. 80-81.

Les rares remarques judicieuses contenues dans le compte rendu de Michelle Langlois, j'en ferai mon profit. Le dénigrement, que renferme cette analyse venimeuse, parce qu'à une seule facette, m'encourage à continuer mon œuvre, me rappelant que: « quelque aménité doit se trouver même dans la critique; si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire... où il n'y a aucune délicatesse, il n'y a point de littérature » (Joubert). L'article de Michelle Langlois est donc *Une pseudo-littérature sarcastique*.

Charles LORENZO

### Note de Michelle Langlois

Chacun des éléments de ma critique est appuyé par des exemples tirés de vos textes, exemples que j'aurais pu multiplier. C'est pour ne pas faire une charge que je me suis abstenue.

Vous citez Maurice Grevisse (paragraphe 1050 a). Vous auriez intérêt à le relire. Il faut toujours croire M. Grevisse. Mais ce n'est pas le présent de la subordonnée qui fait problème ici, c'est l'imparfait de la principale, le récit étant écrit au présent.

Michelle LANGLOIS